

## TÉMOIGNAGE

## Siempre Fidel !

L'Algérie de Novembre, des travailleurs et des intellectuels engagés est en deuil. Elle est, profondément, triste d'avoir perdu son frère d'armes, son proche confident et l'ami des moments difficiles avec lequel elle a partagé, durant plus d'un demi-siècle, la grande espérance d'arracher l'humanité souffrante à l'odieuse domination de l'Empire des exploiters et des assassins des peuples et de leur liberté.

L'événement qui l'a pris de court est d'autant plus pénible qu'il survient à un moment où le monde, muré de toutes parts, est plongé dans un chaos indescriptible dont on imagine mal comment il va sortir ni qui aura la foi révolutionnaire, le courage et le souffle épique d'un Fidel Castro pour lui montrer la voie de la rédemption et du renouveau.

Ce qui fait craindre le pire, après cette fin annonciatrice d'un sevrage de nombreux peuples, en lutte, des services d'un avocat pugnace et inflexible, c'est la disparition d'un rempart solide qui, il n'y a pas si longtemps, et malgré la maladie qui le rongait, ne cessait de produire et de diffuser, aux quatre coins de la planète, via des dizaines de médias transnationaux, ses idées, ses mises en garde et ses propositions sur de nombreuses questions de l'heure et du long terme : le risque nucléaire brandi contre l'Iran par les Etats occidentaux belliqueux ; les catastrophes qui frappent et frapperont, de plein fouet, et, plus durement, les pays



Fidel Castro, un éminent dirigeant.

De toutes les déclarations des chefs d'Etat regrettant le révolutionnaire et l'éminent dirigeant qu'il fut, il y en a une qui reflète, éloquemment, le sort juste auquel l'Histoire le voue, c'est celle du leader chinois, Xi Jin Ping, lui promettant de vivre, éternellement, dans le cœur des hommes en souffrance qui, de toutes façons, et à mon humble avis, se seraient

bouclier des troupes du Commandante. A l'annonce du décès du Président Castro, me sont revenues, en mémoire, trois images qui me paraissent, à elles seules, et, mieux que cent oraisons funèbres, pouvoir traduire, avec le plus de fidélité, les convictions, la personnalité et le bilan du militant populaire et révolutionnaire qu'il fut, plus que l'apparatchik communiste sous les traits duquel il refusa de paraître.

1- Je le revois, en 1973, avec Dorticos, à ses côtés, à la place Maurice-Audin, remontant, à pied, la rue Didouche-Mourad, en compagnie du Président Houari Boumediène, escorté, sous une pluie de pétales de roses, par des milliers de citoyens, d'étudiants de l'ex-UNEA, des syndicalistes, des ouvriers, des pagistes, des femmes et des intellectuels, ravis d'une réconciliation qui tardait à se conclure après la brouille du 19 juin 1965 qui coûta la présidence au «Frère Militant» Ahmed Ben Bella. J'étais, là, juste derrière lui, noyé dans la vague qui me souleva comme un fétu de paille.

A cet instant, je pus mesurer combien l'axe Alger-La Havane, défiant les distances, était vital, aussi bien pour le parachèvement des indépendances africaines que pour la conquête d'un ordre nouveau, dans un monde injuste, non par définition mais par la force d'un diktat qui commençait à être dépassé par la dynamique provoquée par le début de l'effondrement du vieux système impérialiste.

2- En 1981, lors de mon premier séjour à Cuba, j'eus l'occasion de constater, sur le terrain, la parfaite osmose entre l'homme et son peuple. Rédacteur en chef du pool des journalistes chargé par le 6<sup>e</sup> Sommet des chefs d'Etat des pays non-alignés de couvrir, en toute indépendance, l'actualité du mouvement, à l'exclusion des médias occidentaux jugés partiels, je me suis retrouvé, à la clôture des travaux, nez à nez avec Fidel, sur le boulevard de la Révolution, sanglé dans son treillis légendaire et dominant la foule, du haut de ses rangiers, il rendait compte des résultats de la conférence à des centaines de citoyens qui l'interrogeaient sur le contenu et le sens des résolutions ainsi que sur les gains attendus de la présidence cubaine du mouvement. Un moment de vérité et d'exemplarité qui signifiait, aux yeux des étrangers qui suivaient la scène, qu'un dirigeant ne peut gagner la confiance de son peuple qu'en se montrant proche de lui et en partageant les mêmes conditions de vie que lui, fussent-elles amères.

**Puisse ce mot d'ordre qui a fait battre le cœur des peuples faire aboutir les espoirs que le combat du peuple cubain porte, à bout de bras et de sacrifices matériels inimaginables, depuis 50 ans, à commencer par la levée, immédiate, de l'embargo américain.**

3- La dernière image que j'ai ramenée avec moi de ce séjour, plein d'enseignements, résume la révolution castriste, dans ses aspects humains, plus efficacement que cent rapports du bureau politique du PCC.

Occupant à l'hôtel «Nacional» une chambre voisine de celle de Régis Debray, le hasard avait voulu qu'une voiture avec chauffeur nous fût affectée à tous les deux, pour nous conduire, chaque jour, au Palais des Conventions qui abritait la conférence, à quelque 15 km de là.

Par Badr'Eddine Mili



En apprenant que j'étais algérien, le chauffeur se confia, spontanément, à moi, avec un accent qui ne faisait pas mystère de l'admiration qu'il portait à l'Algérie. Traduit, au fur et à mesure, par Régis, il me raconta ceci : «Avant la révolution, j'étais esclave dans un champ de canne à sucre, propriété d'un Italien qui nous faisait travailler de 3 heures du matin jusqu'au crépuscule.

Lorsqu'on regagnait les écuries qui nous servaient d'abri pour passer la nuit, il donnait, d'abord, à manger à ses chiens et nous jetait, ensuite, les restes qui gisaient au fond des écuellles. La révolution me libéra et mes deux enfants qui subissaient les mêmes sévices furent scolarisés. Aujourd'hui, l'aîné poursuit des études en physique nucléaire à Moscou et le cadet termine les siennes dans un lycée de surdoués. Comment voulez-vous, après cela, que je ne donne pas ma vie à la révolution et à Fidel qui nous ont apporté la liberté, la dignité et le savoir ?

Je lui répondis qu'en Algérie, l'indépendance ouvrit, aussi, toutes grandes les portes de l'école et de l'université aux fils et aux filles des khammes et des ouvriers et que, sur ce plan, les deux révolutions cubaine et algérienne étaient similaires et avaient toutes les raisons de se féliciter de ces acquis partagés.

Nous étions arrivés à notre lieu de travail, laissant à notre gauche, le grand mausolée dédié à la mémoire du Che. Sur son fronton se détachait, en lettres d'or, proéminentes, la devise par laquelle Fidel terminait, toujours, les discours-fleuve qu'il prononçait devant des centaines de milliers de Cubains au centre de La Havane : «La Revolucion hasta la victoria siempre !»

Puisse ce mot d'ordre qui a fait battre le cœur des peuples faire aboutir les espoirs que le combat du peuple cubain porte, à bout de bras et de sacrifices matériels inimaginables, depuis 50 ans, à commencer par la levée, immédiate, de l'embargo américain.

En ce moment de deuil poignant que nous partageons avec lui, fraternellement et sincèrement, c'est tout le bien que nous lui souhaitons en l'assurant de notre compagnonnage indéfectible.

Siempre Fidel ! Siempre Cuba !

B. M.

**La perte est immense et il ne suffira pas à ses amis de lui tresser des lauriers post mortem pour la faire atténuer, en rendant compte, avec exactitude et honnêteté, de la masse d'actions qu'il a entreprises et parrainées pour faire revêtir les parias du tiers-monde des habits de la dignité et du respect.**

faibles, du fait du réchauffement climatique dont les Etats-Unis sont les premiers responsables ; la colonisation outrancière, les massacres et l'enfermement que l'Etat d'Israël et le royaume du Maroc pratiquent, à ciel ouvert et à grande échelle, aux dépens des peuples palestinien et sahraoui ; les véritables matrices, réseaux et commanditaires du terrorisme international et leurs complicités avec la finance internationale, les lobbies de l'armement et les Etats-tiroirs-casse du Golfe et j'en passe...

La perte est immense et il ne suffira pas à ses amis de lui tresser des lauriers post mortem pour la faire atténuer, en rendant compte, avec exactitude et honnêteté, de la masse d'actions qu'il a entreprises et parrainées pour faire revêtir les parias du tiers-monde des habits de la dignité et du respect.

L'homme qui avait tenu à rester l'inoxydable companero, rebelle à la corruption des ors du pouvoir, n'avait pas besoin des hommages obséquieux et hypocrites des faiseurs d'opinion, les commerçants de son image. Les peuples l'avaient, déjà, de son vivant, fait entrer, sur la foi de ses mérites et de son génie, dans le cercle des Lenine, Ho-Chi-Minh, Nasser, Mandela, Bolivar, Marti, ces élus d'exception qui avaient forcé le destin et frappé au cœur les empires de la honte, afin de libérer le fleuve de l'Histoire ainsi que les Algériens, recrutés de fierté et d'honneur, l'avaient osé, en 1954, contre le colonialisme le plus féroce jamais connu sur cette terre.

fait un devoir de le créer, s'il avait eu le malheur de ne pas exister.

Aurait-on vu, en effet, sans lui, La Havane libérée de la dictature sanguinaire de Batista et des tenanciers américains - Al Capone, Frank Sinatra et les milliardaires de la Floride - des lupanars et des casinos qu'ils possédaient sur le front de mer rebaptisé boulevard de la Révolution, après Moncada, la Sierra Maestra et la Plata ?

L'Amérique latine se serait-elle délivrée, en partie, des griffes de l'organisation des Etats américains, le syndicat des monopoleurs des ressources du sous-continent et de ses camarillas corrompues aux mains des Trujillo, Somoza, Papa Doc, Stroesner, Videla, si la révolution cubaine n'avait pas ouvert les portes de l'espoir aux Tupamaros, aux Sandinistes, au Mir, aux FARC, les focos que le Che s'en est allé explorer, au fin fond de la détresse des paysans pauvres livrés à la boulimie des latifundiaires de Bolivie, du Pérou, du Guatemala, du Paraguay, du Nicaragua.. ?

L'accession au pouvoir des socialistes et des marxistes boliviariens Allende, Chavez, Morales et la réforme du statut de la propriété ainsi que les restructurations sociales opérées en faveur des classes exploitées qu'elle rendit possibles, aurait-elle été imaginable, sans le rayonnement et l'influence de la révolution castriste ?

La même équation fut démontrée en Afrique, lorsque les révolutions angolaise, mozambicaine et éthiopienne avaient été placées dans le viseur des Boers sud-africains qui trouvèrent, sur leur chemin, le